

113 / **LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE
C'EST QUE SUR MON BATEAU IL N'Y A PAS DE MARIN, MAIS
DES PARTICULES FINES, DES RÉSIDUS DE PÉTROLE ET DES
COQUILLAGES VERTS.**

Nina Alberg



LE BATEAU DE LA LIBERTÉ

o

Nina AlMBERG

Les embarcations frêles rentrent au port dans le vent. À la barre de leurs esquifs chavirants, les pêcheurs sont préoccupés. Qui sait s'ils pourront continuer à travailler comme ils l'ont toujours fait longtemps encore ? Des rumeurs frottent leurs coques : déclaration d'insalubrité du golfe de Fos. Ce n'est qu'un bruit qui souffle, mais serait-il possible que les poissons finissent gavés de pétrole tant l'homme en emplit la mer ? Que la substance flasque et molle s'insinue partout, jusqu'au fond des viscères des humains, à force de manger ces poissons visqueux de noir ? Jusqu'au fond de leurs poumons aussi, à force de respirer la fumée du pétrole brûlé ?

Depuis des années, quelque chose se trame par ici. Ça a commencé du côté de l'étang de Berre où les raffineries sont installées depuis les années 1930, à La Mède, à Lavéra et à Berre-l'Étang. Mais à Fos, à quelques kilomètres de là, la vie continuait son cours prétendument immuable. Peut-être (pensait-on sans l'énoncer) que cette bourgade coincée entre Méditerranée, Camargue et Crau allait échapper à tous ces changements d'une époque qui a décrété que tout désormais doit bouger partout tout le temps vite et rebouger encore continuellement ? Mais non. Avant

d'être énoncée, la pensée est devenue obsolète. Ça a certes pris du temps, mais le mouvement frénétique a fini par arriver aussi dans cette plaine en forme de cul-de-sac. Peut-être parce qu'elle était tellement loin de tout, des routes surtout, qu'aucun visiteur ne viendrait jamais voir l'immensité de noir et de feu qu'on lui destinait ?

Ça a d'abord été discret. Des hommes ont garé leurs camionnettes sur la route de Fos à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Ils ont marché, sorti des outils de mesure, agité les bras, parlé entre eux. Ils sont revenus plusieurs fois et les gens autour ont commencé à se méfier. Les gars des camionnettes se sont mis à tracer des lignes nettes dans cette zone de marais où le sol bouge au gré des saisons, des fluctuations des bras d'eau et des bancs de sables roses. Lignes nettes sur sol mouvant, ça n'augurait rien de bon. Et en effet, un premier signal a été lancé, limpide : les manadiers de la plage du Cavaou ont été sommés de quitter le terrain où paissaient des générations de taureaux. Il fallait construire la quintessence du monde nouveau quelque part, et c'est cet endroit précis, suspendu hors du temps, sable aride contre mer scintillante, qui a été choisi. Tant pis.

Il fallait aussi des gens, beaucoup de gens pour la construire, cette quintessence du monde nouveau, alors on les a fait venir de partout — des anciennes colonies et d'anciennes zones déjà touchées par la désindustrialisation, comme la Lorraine — car embaucher les gens qui simplement habitaient là, c'était peut-être trop leur demander, étant donné qu'on leur volait déjà leur monde tel qu'ils l'avaient connu. On les a laissés spectateurs de la tornade. Quant à toutes ces nouvelles personnes qui venaient travailler, c'était bien beau, mais il fallait les loger. Pour les ouvriers qui venaient avec leur famille, ce sera pendant des années la débrouille : la caravane posée sur un terrain loué à force de persuasion, car où vont dormir les enfants sinon ?

Pour les célibataires, il y a les foyers Sonacotra. Parmi tant d'autres, 35 habitations modulaires en plastique sont posées sur un terrain défriché pour l'occasion, au bord d'une allée ombragée par de beaux platanes, tout près du Mas de l'Audience, une vieille ferme où on laisse vivre taureaux, hommes et chevaux en échange de ce petit désagrément. Ces parallélépipèdes ont été conçus par des architectes — un prototype a

même été exposé dans la Cour Carrée du Louvre en 1971. Ils ont été nommés « tétrodon », car leur forme incongrue ressemble à celle du coloré et facétieux poisson-coffre. Les travailleurs qui sont destinés à y habiter ont pour tâche de construire la nouvelle usine sidérurgique de la Société Lorraine et Méditerranéenne de Laminage Continu, aussi appelée la Solmer.

Cinquante ans plus tard, après être passée devant les chevaux du Mas de l'Audience et un panneau sur lequel est écrit : « Espaces naturels d'Arcelor-Mittal — Fos-sur-Mer. Accès interdit », je marche à mon tour sur l'allée de platanes. Je cherche si ces habitations ont laissé des traces. La zone alors défrichée s'est embroussaillée. Des arbres frêles et bas ont poussé. Mais au milieu des ronces, il est possible de distinguer un reste de dalle en béton, et des poutres de ciment abandonnées çà et là. Il n'y a pas grand-chose à voir. Ça me rassure de constater comment la végétation recouvre tout, si vite. Le terrain paraît petit. La lumière d'automne est belle. Je me sens comme dans une oasis au milieu du Mordor. Je continue ma marche sur l'allée de platanes, intriguée par où elle peut bien mener. Mais l'oasis et la route s'arrêtent bien vite,



closes par une grille. Derrière, il y a l'imposante masse marron foncée d'Arcelor, large comme un Bibendum, tellement trapue que rien ne semble pouvoir la faire vaciller. Elle est coiffée de deux cheminées qui laissent fièrement s'échapper une épaisse fumée gris foncé. Il paraît qu'elle abrite des laminoirs et des centaines de tonnes d'acier liquide, mais ça n'est pas encore très clair pour moi, tout ça. En tout cas, c'est impressionnant. Titanesque. Sa vision en impose. Plus que celle des bouts de béton qu'on devine sous la broussaille où les constructeurs de ladite usine ont autrefois habité.

Après de ces tétrodons, autrefois, un homme a rodé. Je ne l'ai jamais connu, mais ça fait pourtant des années qu'il m'accompagne et me fascine. Il s'appelait Mario, était fantasque et savait tout faire de ses mains. Au moment où se bâtissait la zone industrialo-portuaire de Fos, il était quant à lui en train de construire un bateau. Il le destinait à devenir un bateau-infirmerie pour la guérilla qui luttait pour l'indépendance de la Guinée-Bissau et du Cap-Vert. En ce moment, je suis en train d'apprendre comment on faisait pour construire un bateau amateur au début des années 1970. Il faut

d'abord se procurer des plans, puis fabriquer un moule — qu'on appelle aussi une empreinte, je trouve ça beau. Les supports du moule sont en bois et le moule lui-même en résine — fabriquée à partir de pétrole, ce qui nous ramène une fois de plus à Fos et à l'étang de Berre, premier pôle pétrochimique français. Sur cette résine séchée, il faut ensuite poser une cire de démoulage transparent qui permet de démouler la coque du moule, très important. (Démouler la coque du moule : on dirait presque qu'on parle de coquillages et de crustacés !) Une fois la cire de démoulage sèche, il faut appliquer le gelcoat de la coque — ce qu'on appelle en général faussement la peinture de la coque, alors qu'il s'agit d'une résine colorée (toujours fabriquée à base de pétrole). À l'intérieur de ce gelcoat séché, on rajoute des fibres de verre imprégnées de résine polyester. Il en faut des couches et des couches qu'il est ensuite nécessaire de poncer régulièrement (ce qui est très fastidieux). Ça y est la coque du bateau est prête ! Il faut la démouler en prenant garde de ne pas abîmer le gelcoat de la coque. Pour construire le pont, il est possible de s'y prendre de la même manière, à l'aide d'un moule de pont. Et voilà !

Mais revenons à Mario qui rôde près des tétrillons. Il a la cinquantaine bien tassée, les cheveux bruns parsemés de gris. Il se tient droit pour compenser sa petite taille. Après avoir filmé les luttes d'indépendance en Algérie et en Guinée-Bissau et les manchots empereurs en Antarctique, il s'intéresse à la psychanalyse. Cependant, s'il a un cabinet avec pignon sur rue à Aix-en-Provence, ce qu'il apprécie également, c'est de psychanalyser les gens qui ne le lui ont pas vraiment demandé. Par exemple, les ouvriers maghrébins célibataires bâtissant la Solmer. Un verre de thé brûlant, une partie de domino, Mario s'invite les soirs d'été au Mas de l'Audience. Il gare sa petite camionnette au loin, car aucun des ouvriers n'est véhiculé ici, il n'y a que le car de ramassage du chantier qui passe. À cette époque, il est fréquent de croiser des hommes marchant dans le vent de la plaine pour aller acheter des cigarettes au village de Fos. Mario arrive donc à pied, comme un ouvrier qu'il est. Même s'il a passé beaucoup de temps en Algérie, Mario ne parle pas le darija (ni aucune langue si ce n'est le français d'ailleurs), mais il sait se faire comprendre de tous, c'est sa grande force. Dans les tétrillons en plastique, les hommes vivent entassés, alors ils ont récupéré des petites tables qu'ils ont installées dehors pour passer leurs courtes soirées. Mario

s'installe sur une chaise en plastique, et par un drôle de tour de passe-passe, il est au milieu d'eux, centre de l'attention pour une poignée d'entre eux, tandis que d'autres continuent à jouer aux dominos. « Comment est-ce, le travail ici, pas trop dur ? », demande-t-il moins avec des mots qu'avec son regard perçant. Et l'homme assis à côté de lui répond dans sa langue et Mario ne comprend pas vraiment les mots, mais il acquiesce, il inspire une confiance immédiate.

L'un des tétrillons du Mas de l'Audience a échappé à la déchèterie. Au début des années 2010, l'architecte Thierry Durousseau était en voiture sur la route d'Arles lorsqu'il a vu le parallélépipède et l'a reconnu. Il avait visité le prototype qui était exposé dans la cour du Louvre en 1971. Comme il passait souvent sur ladite route, un jour, il a fini par s'arrêter et constater que oui, il s'agissait bien d'un tétrillon, en piteux état. Le tétrillon a été restauré par l'association *Par ce passage infranchi*, posé à Martigues, tout au bord de l'étang de Berre et dix ans plus tard, il est devenu une résidence d'artiste. Je suis l'une des premières à y loger pendant deux semaines, en octobre 2022.

Le 10 octobre, à peine arrivée, je note dans mon journal : le tétrillon EST un vaisseau spatial du futur des années 1970. Vers où vais-je m'envoler ?



De la terrasse, tous les jours, je regarde le massif de l'Étoile et la Sainte-Victoire au loin, et en face l'autoroute A55 et la bioraffinerie de La Mède (bioraffinerie car on y raffine désormais de l'huile de palme en provenance d'Indonésie. Source: site web de TotalEnergies. Pour être tout à fait honnête, je dois rajouter que Total s'est engagé à arrêter de raffiner de l'huile de palme dès janvier 2023 et ne raffiner que d'autres types d'huiles végétales). Dans l'eau de l'étang, je scrute les algues vertes particulièrement nombreuses cette année et les coquillages morts d'asphyxie à cause des rejets d'eau douce de la centrale de Saint-Chamas. Moi qui aime clamer que je suis particulièrement dépourvue d'odorat, je passe un séjour ponctué par des senseurs qui évoluent au gré des vents, mais où le pétrole et la vase ont les premières places. Le tétrodon est installé juste à côté de la base de voile de Tholon et cela est un autre heureux hasard, car il paraît que le bateau construit par Mario n'a jamais atteint la Guinée-Bissau pour lequel il était destiné. À la place, Mario l'aurait emmené sur l'étang de Berre et l'aurait donné à des enfants. Tous les jours, je regarde les cours de voile dont bénéficient les petits Martégaux. Dans les années 1970, il n'y avait pratiquement pas de voiliers sur l'étang. Les pêcheurs non plus n'avaient pas droit de cité, la pêche y ayant

été interdite dès 1957. Seuls les gros pétroliers peuplaient l'étang. Aujourd'hui, l'étang, malgré la bioraffinerie de La Mède et le site pétrochimique de Berre-l'Étang, a presque une petite allure de plaisance — les fluides fossiles ou « bio » passant désormais en grande partie dans des pipelines sous l'étang pour rejoindre le reste de l'Europe.

Je me rends à la colline de Notre-Dame-des-Marins, sur les hauteurs de Martigues. De là-haut, la vue est extraordinaire : je vois l'étang en entier, le centre ville, le pont de l'A55 qui passe au-dessus du chenal de Caronte, mais aussi les usines de Fos au loin. Sur la table d'orientation, une phrase pourtant banale me met les larmes aux yeux : « L'étang était jadis d'une richesse exceptionnelle en poissons et coquillages. » Tous les jours, je pense au bateau de Mario. Le bateau de la liberté, qu'il l'appelait. Qu'est-il devenu ? Sur quelle rive de l'étang s'est-il échoué ? Vers quels autres horizons a-t-il vogué ? A-t-il côtoyé les travailleurs de la Sonacotra qui vivaient dans les tétrodons mal isolés ? Ou les pêcheurs au chômage ? Le destin de ce relativement petit morceau de plastique au royaume du plastique et du pétrole, voilà ce que j'imagine.

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...



**En résidence avec La Marelle et l'association Par ce passage infranchi
en octobre et décembre 2022
pour le projet « Le bateau de la liberté »**

Image de couverture © Laure Guillebon, images intérieures © Nina Alberg

La résidence c'est bien.

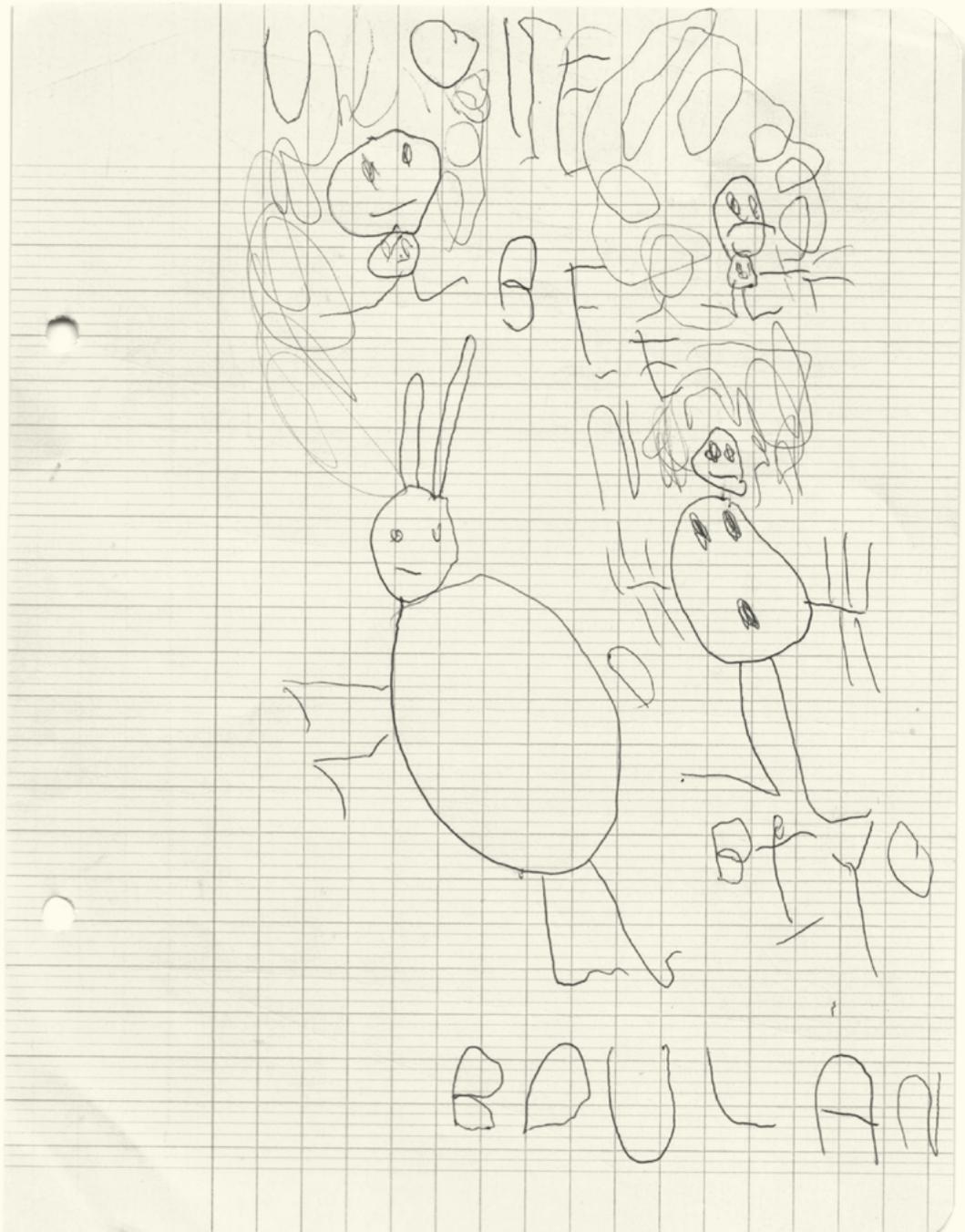
Il y a le grand toboggan, il y en a aussi un moyen, mais moi, je préfère le grand.

Il y a aussi un skate park. J'aime beaucoup en faire ^{du skate} et fais les mercedes et tous les week-ends.

Moi pendant la résidence, je voudrais écrire un livre : 3 bandes d'or et un lapin. Ça ressemble beaucoup à Bande d'or et les 3 ours mais avec un lapin à la place. C'est le lapin qui rentrerait dans la maison des 3 bandes d'or et il ne mangerait pas de la soupe mais des pâtes.

Pendant la résidence de ma maman, je vais à l'école Belle de Mai. Ma maîtresse s'appelle Virginie.

LELIT
NINA ABU





Biographie

Nina AlMBERG est autrice et réalisatrice de documentaires pour la radio, en particulier pour Arte Radio, la RTS et France Culture. Elle a également écrit une série de fictions pour Arte Radio, *Per comme personne* (2019) ainsi que deux récits publiés aux éditions Hors d'atteinte : *La Dernière Amazone* (2021) et *Pour Suzanne* (2023). En avril 2023 paraîtra une bande dessinée retraçant la vie de Mario Marret, en attendant, dans les prochaines années, un livre sur ce fameux bateau de la liberté. Elle anime également des ateliers d'initiation au son et à la radio auprès de publics jeunes.

Publications et travaux

Quatre vies de Mario Marret, avec Laure Guillebon, Steinkis, à paraître
Pour Suzanne, Hors d'atteinte, 2023
La Dernière Amazone, Hors d'atteinte, 2021

Nina Alberg est autrice et réalisatrice de documentaires pour la radio. Son premier roman, *La Dernière Amazone*, paru chez Hors d'atteinte, maison d'édition marseillaise, avait tout de suite retenu notre attention. Nous étions donc ravi-e-s qu'elle sollicite La Marelle pour l'écriture d'un nouveau roman. Entre sa candidature et le moment de sa résidence, Nina Alberg a travaillé à l'écriture d'un deuxième roman – *Suzanne*, paru chez Hors d'atteinte début 2023 –, mais aussi au scénario d'une bande dessinée – *Quatre vies de Mario Marret*, à paraître chez Steinkis également en 2023.

Pendant sa résidence, effectuée en partie au tétrodon de Martigues, en partenariat avec *Par ce passage infranchi*, puis à la Villa des auteurs à Marseille, Nina Alberg, avec son goût pour l'enquête, s'est consacrée à la recherche de matériaux, sensoriels et informationnels, pour son prochain roman. *Le bateau de la liberté* est, comme la bande dessinée à paraître, inspiré de l'histoire de Mario Marret, mais il ne s'agira pas cette fois de retracer le récit de ses nombreuses vies. Mario Marret, militant, résistant, réalisateur, explorateur, avait décidé de construire, chez lui, à Rustrel, le « bateau de la liberté » : un bateau infirmerie censé partir en Guinée-Bissau, où les habitants luttaient alors pour l'indépendance de leur pays. Or, une fois la construction du bateau terminée, en 1972, l'indépendance est sur le point d'être gagnée, et Mario ne sait même pas si le bateau pourra flotter ; il l'offre, finalement, à quelques adolescents vivant près de l'étang de Berre.

Nous retrouverons dans ce roman, c'est certain, tout ce qui nous plaît dans l'écriture de Nina Alberg : son inventivité formelle, des atmosphères denses et précises, le passé et le présent imbriqués, et, le titre de sa revue nous l'indique, des particules fines, des résidus de pétrole, et des coquillages verts.

Roxana Hashemi,
pour La Marelle